

LUCIEN JERPHAGNON, *Les dieux ne sont jamais loin*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002, 223 p.

Par François Félix

Il y a quelque chose de l'esprit kantien dans le dernier livre de Lucien Jerphagnon et sa manière de plaider à la fois pour la modestie gnoséologique et une modération avertie du zèle religieux ; un plaidoyer qu'il prononce en raison même de la nature de ces deux dispositions fondamentales et leur rôle complémentaire dans l'économie de l'âme humaine. La thèse en effet de cet ouvrage original et passablement intempestif est que les régimes de la raison et du « mythe » (un mot par lequel l'auteur comprend le spirituel dans son acception large : aussi bien le sens du mystérieux, l'appel de l'âme à elle-même que l'aspiration religieuse proprement dite) supportent mal d'être disjoints et de vivre l'un sans l'autre. Autant dire que, étant donné le contexte d'aujourd'hui, ce livre porte d'abord et surtout sur le mythe. Un mythe qu'il entend réhabiliter de manière globale — car, comme il le précise d'entrée, il n'est question ici ni d'anthropologie contextualisée ni de mythologie comparée — en le faisant réentendre pour ce qu'il est : une fonction d'espérance. Consolation face à la disparition et à la mort, indice et promesse de sens, signe de présence et de surnature, le mythe s'est en effet acquitté depuis le début d'un rôle essentiel à l'existence des hommes, cristallisant leurs premières attentes avant que de régler leurs premières investigations, mais aussi, la modernité venue, empêchant la raison d'étouffer à son propre exercice. Une fonction régulatrice et de garde-fou qui s'évanouit pourtant à mesure que le mythique n'est plus vécu et abordé comme tel, c'est-à-dire selon sa transcendance, comme un horizon, une Idée de la raison, une intotalisable réserve, un air du large, mais qu'on entend au contraire le ramener à une intelligibilité univoque, un sens unique et circonscrit, l'évaluer à l'aune des catégories de la logique, et donc le réduire à son vêtement. Ainsi, nous dit Jerphagnon, si le mythe a souffert, et jusqu'à se trouver purement et simplement révoqué, c'est bien plutôt d'un manque ou d'une perte d'intelligence qu'à cause de l'émergence de la rationalité philosophique en tant que telle. Dans des pages d'une érudition aussi foisonnante que déliée, l'auteur multiplie en effet les attestations que mythe et philosophie (mais aussi les débuts de ce qui sera dénommé science) ont coexisté sans mal durant toute l'Antiquité gréco-romaine (ainsi que, à sa manière propre, dans le monde hébraïque) et jusqu'assez avant dans le Moyen Age. Les quelques quinze siècles à travers lesquels l'ouvrage mène l'essentiel de sa balade présentent en effet de multiples exemples, au nombre desquels quelques-uns des meilleurs esprits, d'une

coexistence parfaitement naturelle et non-schizophrène de ces deux plans mythique et rationnel, non point confondus mais vécus dans et selon leur hétérogénéité et trouvant même en cette différence de quoi suppléer l'un à l'autre et se préciser, de sorte à baliser ensemble les espaces mentaux privés et publics de l'espoir, de la spéculation, de la socialité et de la politique. Mais, dès lors que le mythique s'est trouvé interrogé selon la catégorie univoque du vrai et sommé par elle, cette complémentarité s'est fissurée pour donner lieu à l'alternative régressive qui a depuis constitué la toile de fond et les termes des débats qui ont été les nôtres : soit la confiscation de la raison par la foi, soit le congé signifié au mythe par la raison. C'est-à-dire d'un côté le spectacle navrant de religions rabattant le mythe sur ses images pour proclamer l'inaliénable véracité de ces images elles-mêmes devenues exclusives — et secréter alors fondamentalismes et intégrismes, en oubli de Plutarque avertissant que la superstition est offense faite aux dieux ; et de l'autre une rationalité comprenant le mythe exactement de la même manière mais qui, repliée sur elle-même et son propre exercice, l'expulse alors comme son simple prodrome caduc, disqualifié à titre de fable pour intelligences restées en chemin. Extrémisme religieux et rationalisme jusqu'au-boutiste procèdent ainsi d'une mécompréhension identique ; l'incendiaire calife Omar et Homais relèvent du même fourvoiement, simplement affecté du signe inverse... La leçon, pour le moins, interpelle. Frappé au bonheur des mythes comme cette éternité qu'il manquait au temps, mais avertissant tout aussi bien des mauvais emplois de la transcendance, assurément nourri de sagesse apollinienne, cet essai, au travers d'une rare félicité d'écrire — comme aussi d'un plaisir évident de débusquer fanatiques et autres ineptes sectaires de tous bords —, soulève avec une acuité sérieuse les problèmes et enjeux de la théologie, de la nature de la foi, et du bon usage de la raison.

(Revue de Théologie et de Philosophie, 134, 2002/IV)

© François Félix

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Bibliothèque

Février 2003